

Ci-contre à droite : A. Madrid, à l'Auditorium. De g. à droite : Alexis Tolstoï, Egon-Erwin Kisch, M. Andersen-Nexo, José Bergamin.

Ci-contre à gauche : Gustave Regler, l'éminent écrivain allemand qui combat dans les rangs de l'armée républicaine.

José Bergamin et J. Hernandez, ministre de l'Instruction publique, saluant le Congrès.

Sigward Lund (Danemark), Nordahl Grieg (Norvège).

Au Congrès de Madrid : Un groupe d'écrivains norvégiens, danois, mexicains, chinois et cubains.

Après VALENCE et MADRID

200 écrivains antifascistes

DE 26 PAYS SE SONT RÉUNIS A PARIS

N 1935, les écrivains antifascistes tenaient un premier Congrès. A Paris, et pour la Défense de la Culture.

Ils décidaient, alors, que le second Congrès, en 1937, aurait lieu à Madrid.

C'est fait. C'est fait, malgré la guerre, et peut-être à cause de la guerre.

A Valence d'abord, à Madrid ensuite, dans les tranchées mêmes, les écrivains antifascistes se sont fraternellement mêlés à ceux qui défendent, les armes à la main, la culture libre, la civilisation moderne.

Et ce Congrès, d'une exceptionnelle émotion, avait un caractère de singulière solidarité.

Contre le fascisme envahissant, tous unis. Contre la barbarie modernisée, toutes les armes.

A Paris, maintenant, encore bouleversés par de si récentes visions de guerre et d'héroïsme, les écrivains viennent de tenir leurs deux dernières séances. Pour organiser mieux encore, et plus vite, la lutte de la Pensée contre la Servitude.

A tous les écrivains du monde se sont joints des écrivains français, André Malraux, Julien Benda, André Chamson, Léon Moussinac, Claude Aveline, Duthuit, Tristan Tzara.

Ce qu'ils ont vu, et ce qu'ils pensent, nos hôtes d'hier, ils ont bien voulu le confier à REGARDS.

Voici ce que nous a dit

Alexis TOLSTOI

venu d'U. R. S. S.

Où plutôt voici ce que nous a dit sa charmante femme, servant d'interprète et souriant gravement sous la touffe de roses dont elle était coiffée :

« Ce Congrès a eu, en Espagne d'abord, un immense retentissement. Il coïncidait avec le début de la grande offensive républicaine. Prêts à marcher à la mort ou à la victoire, les troupes s'informaient passionnément des débats ; la présence de ces

personnalités, venues pour les soutenir de tous les coins de l'univers, leur était un profond encouragement. Rien ne pouvait mieux leur faire comprendre à quel point leur cause est celle du monde, que cette ouverture morale des frontières...

Alexis Tolstoï cherche et pèse lentement les fluides mots russes, soucieux d'exprimer sa pensée, pour « Regards », avec la plus frappante concision. Sa jeune femme, appliquée à sa tâche de traductrice, fixe attentivement son visage massif, énergique, barré de grosses lunettes.

— D'autre part, poursuit-il, le retentissement du Congrès dans le monde ne sera pas moins grand. Car chaque délégué, rentré chez lui, va se donner pour tâche de raconter ce qu'il a vu, de faire partager à ses compatriotes ses émouvantes impressions.

— Et de la situation en Espagne, que pensez-vous ?

— Je reviens émerveillé de la discipline et de la parfaite organisation des défenseurs de la République. Ce pays, en quelques mois, s'est métamorphosé. Tous les partis sont maintenant confondus dans un commun enthousiasme. Et ce qui frappe le plus, à Madrid même, c'est la sérénité avec laquelle, après chaque bombardement, les Madrilènes réparent les ravages causés par l'ennemi. Cette sérénité, ce besoin constant de rétablir l'ordre, naissent d'un sentiment profond : celui que Madrid reste et restera aux républicains. Plus que jamais, ils sont chez eux, dans cette ville que l'insurrection et l'invasion étrangère cherchent en vain à leur arracher !

Stephen SPENDER

jeune géant britannique aux yeux bleus, et qui n'est pas sans une lointaine ressemblance avec Lindberg, parle fort bien français...

— Ce Congrès, nous dit-il, fut mieux et fut autre qu'un Congrès politique ou qu'un Congrès littéraire. Il y eut, là, quelque chose de nouveau. Nous en rapportons des propositions concrètes en vue de la propagande à accomplir en faveur de l'Espagne républicaine. Et pour ma part, j'ai particulièrement apprécié mon contact avec les écrivains français. J'y ai puisé maints enseignements que je compte met-

plusieurs publications américaines, faites par et pour les Noirs. L'affaire d'Espagne intéresse les noirs d'Amérique et les noirs du monde entier. N'est-elle pas la suite logique de l'affaire d'Éthiopie ?

« Et les nègres, qui éprouvent, au moins dans certains États des U. S. A., les effets du « fascisme en action » et du racisme ; les nègres, qui ont vu massacrer leurs frères abyssins par les alliés présents de Franco ; les nègres voient ce même Franco utiliser les Maures d'Afrique à crier : « Viva Espana ! »

« Ils en tirent une salutaire leçon, dont les blancs, ceux du moins qui comme eux sont pauvres et malheureux, profitent aussi.

« Et la guerre d'Espagne a, dès à présent, eu, à mon sens, ce résultat : stimuler, dans un même sursaut de légitime défense, le rapprochement en Amérique et ailleurs des travailleurs noirs et blancs, les antifascistes noirs et blancs, l'abolition du préjugé raciste au sein des masses populaires.

« Et cela, c'est déjà une victoire de l'Espagne ! »

N'est-ce pas ce que corrobore la belle envolée de José Bergamin, quand, se tournant vers le Congrès International des Écrivains et vers la France attentive, il s'écrie :

« André Chamson a dit que les Madrilènes, à chaque explosion, nommaient l'appareil allemand ou italien d'où la bombe était partie. S'ils ont l'oreille si prompt à discerner, c'est qu'ils écoutent pour eux-mêmes et pour l'Europe, que menacent la même guerre, les mêmes armes ! »

Karine MICHAELIS

Simple et maternelle comme un personnage d'un conte d'Andersen, la célèbre romancière danoise Karine Michaelis sourit sous une couronne de cheveux dont on ne sait s'ils sont d'argent ou couleur de lin scandinave. Nous essayons, en vain, de converser en français, puis en allemand, puis en danois, et nous finissons par nous entendre fort bien en anglais.

Karine Michaelis qui revient des États-Unis, n'a pas pu se rendre en Espagne.

Mais elle n'en a pas moins suivi avec une attention angoissée le déroulement de la tragédie espagnole.

— Jugez, nous dit-elle, si j'ai dû être frappée par ces événements, moi qui

CE QUE NOUS DISENT
Alexis TOLSTOI, Stephen SPENDER, Karine MICHAELIS, Langston HUGHES

PAR

Huguette GODIN

tre à profit pour stimuler le zèle de mes confrères britanniques.

« Quant à l'Espagne, elle est magnifique. Madrid est admirable de calme ; la caractéristique de notre manifestation, c'est qu'elle n'a pas été accueillie en manifestation d'intellectuels, traitant entre eux de leurs préoccupations particulières ; le peuple nous a reçus en amis. J'avais déjà été là-bas en mars dernier, et je trouve, moi aussi, qu'une immense amélioration est intervenue depuis. Bien mieux ; j'étais en Espagne voici quinze mois, c'est-à-dire avant que n'éclate cette horrible guerre ; et je trouve qu'au milieu de tant de douleurs le peuple espagnol, ardemment occupé à construire l'avenir, puise aux sources de son héroïsme et de son enthousiasme des raisons d'être encore heureux.

Langston HUGHES

Les congressistes, avons-nous dit, sont venus de tous les coins du monde : ils sont venus, aussi, de toutes ces races dont la diversité sert de prétexte à tant de tyrannies et à tant d'injustices. Tels l'écrivain chinois Seu Rung Hai, l'écrivain français de race noire René Maran, le poète cubain Nicolas Guillen, le poète américain, tous deux de couleur aussi : Langston Hughes.

Langston Hughes, bien qu'il sourie à belles dents blanches, a un sujet de méditation : parti en temps utile de New-York pour la France, il dut attendre ici son passeport pour l'Espagne, et l'attendre si longtemps que le Congrès était parti pour Madrid, et même revenu avant qu'il l'obtienne.

« N'importe, dit-il, j'irai quand même, sitôt que je l'aurai reçu, je partirai comme journaliste ; je suis le correspondant de

suis Danoise, c'est-à-dire d'un pays démocratique et libéral.

Comment ! La malheureuse Espagne était naguère opprimée par un régime dictatorial. Elle s'en délivre et, dans toutes les formes légales, elle s'en donne un autre, plus conforme à ses vœux. Et c'est le moment que choisissent des généraux félons pour l'attaquer, prêts à livrer leur patrie à la dictature étrangère !

S'ils représentaient vraiment les aspirations d'une partie du peuple espagnol, ne pouvaient-ils attendre que le jeu des institutions électtorales leur offre l'occasion de les exprimer, et s'ils le pouvaient, de les faire triompher ?

« Pauvre Espagne, valeureuse et martyre ! Elle a toutes mes sympathies, comme elle doit avoir celles de quiconque réfléchit à son sort.

Les pèlerins de l'esprit vont, maintenant, repartir à travers le monde...

Puissent-ils y semer, puis y voir germer et s'épanouir, les idées généreuses que quelques-uns d'entre eux viennent de nous exprimer !



Karina Michaelis

Léon Moussinac en conversation avec un commissaire politique d'une des unités engagées dans la nouvelle offensive.



A Torrijos, un bataillon au repos a rendu les honneurs militaires aux congressistes venus visiter le front de Guadarrama.